

LA FONTAINE SAINT-MICHEL

CHAPITRE 1

Urbain Lenoir vida son chargeur sur le pirate de l'air. Celui-ci s'affaissa comme une poupée de chiffons. Il se passa quelques instants pendant lesquels Urbain entendit les réacteurs de l'avion, rassurants. Puis le tas de vêtements ensanglantés se redressa, comme dans un film à l'envers, et le pirate-gruyère déclencha la mise à feu de sa ceinture de bombes. Urbain hurla et s'éveilla en sueur, le cœur cognant furieusement dans sa poitrine.

Ce cauchemar, il le connaissait bien, avec quelques variantes, mais il était toujours aussi insupportable. Un coup d'œil sur sa pendule digitale le renseigna : trois heures du matin. « Pas beaucoup mieux que la veille », songea-t-il en se levant. Sa bouche était pâteuse et il avait très soif. La lumière froide du réverbère lui permit de se diriger sans peine vers le coin cuisine de son loft. Il se fit un chocolat au lait bien sucré. C'était indigeste, mais il aurait peut-être ainsi la chance de pouvoir se rendormir.

La crise montait depuis plusieurs jours déjà, aussi certaine que la marée. Urbain l'attendait, observait ses avancées sans rien pouvoir y faire. Comme le migraineux sent venir la douleur qui va bientôt le réduire à l'état d'une chose prostrée, haïssant la vie. Il avala son chocolat brûlant, à petites gorgées. On entendait seulement le sifflement provoqué par la ventilation de l'air.

En attendant un hypothétique effet soporifique, Urbain regardait les ombres des machines-outils qui peuplaient son logement. Comme des sentinelles de fer, de fonte et d'acier. Quand il avait acheté ce vieil atelier à Colombes en banlieue parisienne, il s'était dit qu'il jetterait tout ça, que ça lui ferait de la place. Mais pour vivre seul, de l'espace, il en avait assez. Et puis il avait fini par les aimer, ces vieilles machines, et n'avait rien jeté. Elles étaient pour lui comme

une résistance au temps qui passe, des témoins muets d'une autre histoire. D'avant. De l'époque où l'avion était entier...

Urbain attrapa son paquet de tabac et se roula une cigarette dans la pénombre. Il la confectionna fine pensant ainsi prendre quelque autorité sur son vice. Il se concentra sur la brûlure de sa gorge tout en pensant qu'il saurait s'arrêter de fumer, si c'était vraiment nécessaire. Il entendit des coups sourds réguliers : le pâtissier d'à côté commençait ses pâtes feuilletées. « Pas besoin de regarder l'heure : il est cinq heures, comme le chantait Dutronc », murmura Urbain avec une ombre d'impatience. Il pensa un instant prendre sa pioche pour continuer à creuser sa cave et répondre ainsi à son voisin. Deux mois déjà qu'il avait commencé un trou dans l'espoir de stocker convenablement des bouteilles de vin intéressantes. Urbain haussa les épaules : c'était une période où son salaire de flic suffisait tout juste à sa consommation personnelle, immodérée, il est vrai. Alors, la cave... Il se fit une seconde cigarette, plus fine encore, et essaya d'oublier son voisin qui commençait à travailler sans se soucier le moins du monde que lui, Urbain, n'avait pas fini de se reposer.

Le bruit d'un lourd moteur déchira le silence de la nuit. Il ne manquait plus que les poubelles ! Urbain sut qu'il ne se rendormirait pas ce matin. Les poubelles étaient, pour lui, le signe irréfutable et définitif qu'une nouvelle journée était commencée. C'était sa hantise quand il travaillait la nuit : retrouver son lit avant que les poubelles ne passent. Très énervé, il écouta les claquements secs des couvercles de plastique et les apostrophes des éboueurs. Comme d'habitude : dans la discrétion...

Il repensa alors à cette étonnante phrase que lui avait dite, la veille, au commissariat du 16^{ème}, ce jeune homme à l'air apeuré : « *comme c'était mon jour de sortir les poubelles, alors je me suis enfui* ». Urbain maudit intérieurement les pâtissiers, les éboueurs et tous ceux qui travaillent tôt, puis il se prépara un grand café. Brûlant.

CHAPITRE 2

Urbain avait proposé : « On se voit demain matin à sept heures trente devant le commissariat ? », et le jeune homme avait acquiescé. Comme il avait du temps devant lui pour se préparer et faire un brin de toilette, Urbain alla affronter son image devant le miroir de la salle de bain. Il essaya d'abord de faire bonne figure. « Positiver », se dit-il en redressant son mètre quatre-vingt-cinq. Il se trouva grand et mince, avec de l'allure, paraissant plus jeune que ses trente-cinq ans. Pas plus vieux, en tous cas. Il passa sa main dans ses cheveux bruns, s'attarda à détailler ses lèvres charnues, glissa un doigt sur les rides de son front, pardonna à celles du coin de l'œil qu'il jugea moqueuses, essaya d'allumer quelques braises dans ses yeux marrons sans vraiment y parvenir, puis repéra un vilain point noir qu'il délogea. La tache sur le tableau. Tout son échafaudage par terre. Tel Saint-Paul recouvrant la vue à Damas, il vit alors dans la glace une autre réalité : un homme abattu, mal rasé, et prêt à tout larguer ; un pauvre flic malade, instable, en train de devenir alcoolique.

Il se rase avec un vieux jetable puis se rinça abondamment la bouche pour retrouver une haleine moins avinée. Il se sentit pressé d'aller travailler : au moins, quand il bossait, son esprit était occupé à quelque chose. Une fois habillé, il sauta sur sa moto, seul moyen d'être à l'heure en région parisienne. Si, il y avait bien les voitures de service, à condition de mettre la sirène, le gyrophare et... d'en avoir une !

Porte de Champerret, boulevards extérieurs pour ne pas prendre le périphérique, porte d'Auteuil, boulevard Exelmans, et son petit commissariat de quartier. Pas vraiment le rêve, mais pas un cauchemar non plus. Il monta sa moto sur le trottoir et la cadenassa

soigneusement. On avait essayé de lui voler une fois, sous son nez : les gens ne respectent plus rien.

Le jeune homme était déjà là, l'air d'un chien battu, et Urbain sut tout de suite qu'il avait couché dehors. Ils se serrèrent la main. Urbain lui proposa d'aller prendre un café en face. Devant sa mine gênée, Urbain ajouta tout de suite : « c'est moi qui offre, bien sûr ». Ils traversèrent le carrefour pour entrer chez Gégène. Urbain commanda un petit noir pour lui et un grand crème avec des tartines pour le jeune homme. Ils s'assirent au fond de la salle, sur une banquette de plastique froide.

- La nuit n'a pas été trop fraîche ? demanda Urbain mi-ironique, mi-compassionnant.

- Ça a été, merci.

- Au fait, c'est quoi votre nom ?

- Uriel. Heu !... pardon, Girard. Bernard Girard.

- Et qui est-ce, Uriel ?

- C'est moi aussi. C'est le nom qu'on m'a donné dans la communauté.

- Et comment voulez-vous que je vous appelle, moi ?

- Girard, je crois...

- Vous n'avez pas l'air très sûr.

- Cela fait si longtemps qu'on m'appelle Uriel...

- Alors je vous appelle Uriel, dit Urbain conciliant.

- ... Non... pas Uriel. Je préfère nettement Girard, ou Bernard.

- Comme vous voulez. Moi, c'est Lenoir. Urbain Lenoir.

- Je sais, dit Bernard.

- Vous ne savez pas comment vous vous appelez, mais vous savez mon nom ? Voilà qui est étonnant !

- Oui... je vous expliquerai plus tard si vous voulez, mais pour l'instant, il faut que vous m'écoutez.

Le serveur déposa les tasses et une assiette de pain beurré dans un geste à la précision chirurgicale. Urbain avala d'un trait son café en se brûlant modérément et resta quelques instants en silence, observant son compagnon dévorant son petit déjeuner. Visiblement

de bonne famille, un peu chien mouillé à cause de sa nuit à la belle, il s'exprimait comme un étudiant. Ses yeux, très mobiles, étaient visiblement apeurés, et son regard trahissait une forte culpabilité. Il aurait annoncé qu'il venait de commettre un meurtre que ça n'aurait pas étonné Urbain. Il donnait l'impression d'être traqué.

- Si vous me racontiez votre histoire depuis le début ? suggéra Urbain à la fin de la deuxième tartine. Je n'ai pas tout à fait compris pourquoi vous avez profité de votre tour de poubelles pour vous enfuir. Vous étiez donc prisonnier ?

Bernard souleva ses épaules pour respirer le plus à fond possible puis commença son histoire à mi-voix et les yeux baissés.

- Voilà. Ça fait cinq ans que je vis en communauté à Paris. Je gagne ma vie en étant pion dans un lycée et je fais des études d'architecture. La communauté a pour objet de faire de nous des chevaliers de l'amour pour que nous répandions cet amour autour de nous.

- Bravo. Toutes mes félicitations, ne put s'empêcher de dire Urbain.

- Ne m'interrompez pas, s'il vous plaît... J'ai fait la connaissance de ce groupe par un de ses membres qui est devenu mon ami. Il a disparu il y a quatre ans. Nous vivions comme des frères, en partageant tout, et il est parti du jour au lendemain, sans aucune explication. Il n'a jamais redonné signe de vie.

- Le mal du pays peut-être...

- Il n'y a pas eu que lui. Cinq autres personnes ont disparu aussi soudainement. Quand on en parle entre nous, les responsables disent qu'ils ne sont pas encore convertis et qu'ils reviendront sûrement un jour. On nous recommande de prier pour eux. Chaque départ m'a toujours mis mal à l'aise. Je pensais le mien impossible. J'ai commencé à me sentir pris au piège il y a trois ans déjà. J'étais prisonnier alors que je sortais tous les jours pour travailler. J'ai vécu un sentiment infernal de ne plus pouvoir disposer de moi-même, de ne plus m'appartenir...

- Une prison avec la porte ouverte en permanence, c'est plutôt un appartement, une maison... mais pas une prison !

- C'est ça qui est fou. Je me doutais que vous ne comprendriez pas : c'est incompréhensible... Vous êtes en prison et vous êtes le seul à le savoir, à le vivre. Mieux, les autres vous admirent pour les choix radicaux que vous avez faits. C'est un cauchemar !

- Mais il semble que vous en êtes sorti puisque vous me parlez de tout ça, ici, dans ce café.

- Je me suis enfui hier, c'était mon tour de mettre les poubelles : j'ai marché pendant un moment puis je me suis mis à courir sans but, à sauter d'un métro à l'autre, avec le sentiment de trahir, d'être maudit, et la peur affreuse que tout recommence. Arrivé par ici, je me suis rappelé être venu vous voir il y a six ans pour un vol de mobylette. Vous ne devez pas vous en souvenir, mais moi, si.

- Non, en effet, cela ne me dit rien, dit Urbain. Mais pourquoi hier soir avez-vous décidé de partir plutôt qu'un autre jour ?

- Une envie irréprouvable de vivre que je rattache au décès de ma mère. Elle est morte il y a quinze jours, à l'hôpital. Je n'ai pas vraiment décidé de partir, j'ai plutôt été poussé par une énorme vague qui a comme brisé mes entraves.

Bernard gardait les yeux baissés, les doigts traduisant des signes d'énervement.

- Vous n'avez jamais consulté de psychologue pour parler de tout ça ? demanda Urbain.

- Écoutez, je ne suis pas très solide psychologiquement, c'est vrai, mais je vous assure qu'il y a plus que ça dans cette histoire. Ça n'est tout de même pas normal de s'enfuir de chez soi comme je l'ai fait, et comme d'autres l'ont fait avant moi.

- C'est vrai, concéda Urbain en se roulant une cigarette. Enfin, les fugues, ça existe... et je ne vois pas en quoi je puis vous aider : il n'y a pas de délit dans tout ce que vous m'avez raconté.

Ils restèrent un moment en silence.

- Que comptez-vous faire ? interrogea Urbain.

Bernard ne répondit pas tout de suite.

- Je ne sais pas. Protégez-moi.

- Mais enfin de quoi ? De qui ?
- Je ne sais pas, murmura Bernard en se levant. Merci quand même.
- Et n'hésitez pas à repasser me voir si je peux être utile, ajouta Urbain en lui serrant la main.

Urbain le regarda sortir à grands pas et alla régler les consommations. Il retrouva l'air de la rue avec plaisir. L'histoire et l'attitude de ce Bernard dégageaient quelque chose d'un peu oppressant. Bah ! Il ne pouvait pas être le papa de tous les jeunes un peu paumés. Et puis du travail l'attendait. Il salua le planton à l'entrée du commissariat. Encore un nouveau. A croire que la police ne recrutait que des stagiaires. Il aperçut Lamour - enfin un visage connu - qui vint vers lui en disant :

- Salut, Lenoir, y'a la baronne qui te réclame à son bureau, elle en piaffe... »

Urbain grommela quelque chose, assombri par cette perspective. Madame le commissaire Mireille Jeannot, alias « la baronne » pour les subalternes, n'était pas désagréable, mais elle nourrissait quelque espoir d'aventure torride avec Lenoir. Cela rendait leurs rapports professionnels quelque peu tendus. La quarantaine victorieuse, plutôt bien roulée, le cheveu court et blond et l'œil rendu rieur par des pommettes hautes, Mireille ne devait pas être une mauvaise affaire. Mais Urbain aurait mal assumé une liaison avec sa patronne. Tout cela dans le non-dit, avec quelques silences gênés de part et d'autres, et des frôlements dans les couloirs où, malgré l'effacement respectueux d'Urbain, ce dernier avait reçu des vagues de chaleurs anormales, en contradiction avec la météo de saison. Et si c'était ses propres chaleurs qu'il refoulait, se demandait-il ? Bref, ses rapports avec la baronne n'étaient pas des plus simples.

Il frappa deux coups à la porte, les rendant les plus banals possible.

- Entrez Lenoir, dit la baronne.

Agaçant : elle avait quand même reconnu sa manière de frapper...

- Bonjour, Madame le commissaire, dit Urbain en entrant dans le petit bureau.

- Asseyez-vous, Lenoir, j'en ai pour une minute, dit-elle sans lever les yeux de la feuille sur laquelle elle écrivait.

Lenoir s'assit et laissa son regard errer dans la petite pièce. C'était, sans conteste, l'endroit le moins poussiéreux de tous les commissariats qu'il connaissait. Le bureau de la baronne était recouvert d'un apparent désordre de dossiers. La propreté qui régnait ici était la seule concession faite à la féminité. Pas de fleurs ou de petites fantaisies, ça n'était pas son genre. Un tableau où étaient disposées de vieilles décorations, croix de guerre, croix de fer, rappelait à tous qu'elle était d'abord commissaire, ensuite seulement Madame le commissaire. Commander à des hommes supposait quelques précautions. Urbain ne s'en plaignait d'ailleurs pas : d'une certaine manière, ce « Madame le commissaire » l'arrangeait aussi... Elle posa son stylo, tapota sur le bord du bureau les feuilles qu'elle venait de noircir, regarda enfin Urbain et fronça les sourcils :

- Lenoir, vous n'avez pas bien dormi. Des ennuis ?

Elle aurait été trop contente.

- Non, non, Madame le commissaire, tout va bien.

Une lueur de compréhension maternelle passa dans son regard, ce qui agaça Urbain, puis elle enchaîna, très professionnelle :

- Lenoir, j'ai une nouvelle mission à vous confier pour quelques temps : Langeais, au commissariat du cinquième, a besoin de nouvelles têtes pour enquêter sur le petit trafic de drogue du quartier Saint-Séverin. Vous n'avez jamais travaillé par là-bas ?

- Non, en effet, mais que vont devenir mes enquêtes ici ? demanda Urbain.

- Lamour se charge de tout.

Elle plaça un silence appuyé et ajouta en fixant Urbain :

- L'inspecteur Lamour, je veux dire. Il se charge de tout avec le nouveau stagiaire. Avez-vous des questions ?

- Non, pas pour le moment. Je suppose que le commissaire Langeais m'en dira plus sur ce que je dois faire.

- Parfaitement. Transmettez vos dossiers à Lamour et retrouvez Langeais à midi. Bonne journée Lenoir.

- Vous de même, Madame le commissaire, dit Urbain en se levant. Il quitta le bureau de la baronne assez déprimé, et rejoignit Lamour aux prises avec un homme excité qui voulait déposer une plainte à cause du bruit que faisaient ses voisins, ce qui l'empêchait de dormir.

- Monsieur, s'interposa Urbain emphatique, aujourd'hui c'est un luxe de pouvoir dormir.

- Mais c'est que je travaille de nuit, moi ! expliqua le bougre.

- Travailler aussi est, hélas, un luxe, ajouta Urbain avec le ton de celui qui vient de découvrir le virus du sida. Inspecteur, il faut que je vous parle : il s'agit d'une affaire de vie ou de mort.

- Monsieur, dit Lamour en se levant, excusez-moi, je reviens dès que possible. Asseyez-vous là.

Urbain dans un geste grave prit Lamour par le bras et l'entraîna dans leur bureau commun. La porte refermée, Urbain sortit ses dossiers. Lamour les connaissait déjà tous. Ils passèrent un bon moment à les feuilleter, Urbain commentant ici les derniers développements, là les contacts à prendre ou à réchauffer.

- De toute façon, en cas de problème, tu sais où me joindre, conclut Urbain.

- OK, tu peux partir tranquille, ajouta Lamour.

Ils se serrèrent la main. Le plaignant de tout à l'heure était toujours là, profondément endormi sur sa chaise. Urbain, en sortant, fit attention à ne pas le réveiller et l'envia quelque peu. Il prit sa moto en se disant qu'il allait arriver en avance et qu'il en profiterait pour s'offrir une petite balade dans le Quartier Latin.